

La llorona (Celle qui pleure)

Françoise Heitz

Ils ne savaient pas qu'on peut se noyer dans un océan de larmes.

Dans un palais vétuste et délabré de Castilleja de la Cuesta, Hernán Cortés dépérit de jour en jour. Son monarque lui a attribué le titre honorifique de Marquis de la Vallée de Oaxaca, mais n'a pas voulu lui laisser administrer ces terres de la Nouvelle-Espagne qu'il avait conquises et qui lui seraient revenues de droit. Profondément désabusé, mais cherchant encore la faveur royale, il a participé à une expédition militaire que Charles-Quint a conduite sur Alger. La tempête a détruit la flotte et les Espagnols ont dû renoncer à l'entreprise, le cœur empli d'amertume devant la résistance des infidèles. À présent, il est seul, une servante vient le matin lui préparer ses repas et laver à grande eau le sol de la demeure dont il n'occupe qu'une seule pièce. Que ne peut-il laver aussi sa pauvre tête, emplie de visions d'horreur ? Il sent son corps plus faible de jour en jour, ses tripes se tordent et lui arrachent des hurlements de douleur, ce qu'aucune blessure

subie lors de ses vaillants combats n'avait fait jusqu'alors. Mais plus encore que les souffrances physiques et le sentiment aigu de sa déchéance, ce qui le taraude à présent est un mal inédit : ne se serait-il pas trompé ? A-t-il eu raison de combattre aussi impitoyablement les indigènes ? De massacrer tous les habitants de Cholula ? D'utiliser l'inimitié entre les Tlaxcaltèques et les Aztèques, les premiers ulcérés par les écrasants impôts qu'ils devaient verser aux seconds ? De s'en faire des alliés contre le tout-puissant empereur Moctezuma ? De se servir ensuite de la crédulité de ce même empereur, qui le prenait pour une réincarnation du dieu Quetzalcóatl dont le peuple attendait le retour par la mer inconnue et terrifiante, et qui accueillait en sauveurs ces hommes blancs et barbus, capables de voguer sur l'eau ? Dès les premières rebellions, les Espagnols avaient lancé leurs chiens contre les Indiens, acculés au fleuve : la plupart préféraient périr noyés que déchiquetés par les crocs des molosses. Tout cela était de bonne politique pourtant, et l'objectif du soldat était clair : servir son Dieu et son Roi, conquérir des âmes pour le premier, de l'or pour le second, en espérant gagner sa juste rétribution pour les services rendus. Il n'avait fait que son devoir, il avait été loyal et fidèle. D'ailleurs, la princesse doña Marina, surnommée La Malinche, l'avait secondé dans la première partie de son entreprise, en servant d'interprète entre les Espagnols et les Indiens. Mais justement, c'est une figure féminine qui vient hanter ses nuits à présent. À peine parvient-il à sombrer dans un sommeil brumeux qu'il entend les hurlements d'une femme qui réclame en pleurant ses enfants.

Serait-ce la voix de la Malinche, qui regrette amèrement d'avoir pactisé avec l'ennemi après avoir assisté aux tueries et aux destructions qui s'ensuivirent ? Pleure-t-elle tous les morts de cette terre ? Les Indiens tombaient comme des mouches sous les coups des arquebuses, ou décimés par les travaux forcés et les épidémies de variole. Les indigènes rendent un culte à une déesse-mère. Ont-ils reconnu Marina comme une figure de la déesse trompée et vaincue mais qu'anime un désir de vengeance ? Grâce au vieux soldat, franciscains et dominicains sont venus pour évangéliser ces terres païennes et éradiquer superstitions et culte aux idoles, baptiser dans l'eau au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Mais rien n'y a fait, les Indiens abjuraient par peur de la mort mais persistaient dans leurs pratiques impies. Pourtant, il avait trouvé plus d'apaisement auprès de cette femme étrangère qui lui avait donné un fils qu'auprès de toutes les autres, les *señoritas* hautaines auxquelles il ne savait pas s'adresser et qui considéraient avec mépris sa rudesse de guerrier, ou les femmes vénales qui ne servaient qu'à assouvir ses besoins. Il lui semblait que le monde s'écroulait, tous lui avaient tourné le dos : la Cour, les Espagnols restés ici en Vieille Castille, qui ne comprenaient rien aux exploits des conquérants, ceux qui étaient restés là-bas et avaient hérité d'*encomiendas* qui lui revenaient à lui, le premier d'entre eux. Le vieil homme cherche l'oubli à tous ses maux, mais la voix à nouveau se fait entendre, déchirante : « Mes enfants ! » Sa voix est comme une rivière souterraine qui enfle, court et ne s'arrête jamais. Le Conquistador se lève à tâtons, pour économiser la

bougie, ses pieds sentent la froideur du sol, comme celle d'un tombeau. Il cherche cette femme, se dit qu'elle a dû s'introduire dans sa demeure et vient le persécuter de ses cris, il se guide à la voix, traverse un couloir et parvient dans une salle haute au fond de laquelle il distingue une scène étrange, qui le projette dans un autre temps et un autre espace, dans un siècle à venir : derrière une sorte de glace, il voit un tribunal. Il connaît vaguement l'aspect de ces femmes indigènes, dont la tête est couverte d'un voile noir brodé de fleurs chamarrées. Mais l'aspect des autres lui est inconnu : les femmes blanches portent de drôles de tenues qui collent à leur corps de façon impudique et mettent à découvert leurs bras et une partie de leurs jambes. Quant aux hommes, ils portent de curieux hauts-de-chausses qui leur enserrant la totalité de la jambe. L'un d'eux est très digne, un air fier et dur sous sa moustache et écoute le témoignage des femmes qui semblent l'accuser de multiples méfaits : avoir conduit ses troupes à saccager les villages, violer les femmes, noyer les enfants. Les accusatrices parlent dans leur langue et un interprète traduit dans un espagnol qu'il peine à suivre. L'interprète parle devant un artefact qui miraculeusement amplifie sa voix qui résonne alors dans toute la salle. Pourquoi écouter ces femmes et accuser ce vieux militaire ? Cortés comprend qu'il est de la même trempe que lui, car on l'appelle général, bien qu'il ne porte aucune cuirasse ni décoration, ni bannière de son roi. Les juges et l'assistance se lèvent pour le verdict : le vieil homme est reconnu coupable d'un crime dont le sens échappe au vassal de Charles Quint : « génocide ». L'accusé

se recroqueville sur sa chaise, il manque d'air, fait un malaise. La salle retombe dans le noir.

Dans son lit, le général guatémaltèque Efraín Ríos Montt ne peut trouver le sommeil, les pleurs et les cris d'une femme le poursuivent : « Hélas ! Mes enfants ! » D'où vient cette voix ? Au travers du voilage des rideaux qui tremblent comme son cœur usé, il entrevoit la silhouette d'un vieil Espagnol dont l'armure ruisselle de sang et d'eau et qui le regarde, halluciné. La seule domestique encore présente dans la maison, l'énigmatique et silencieuse Marina aux longs cheveux noirs, dans son *huipil* d'un blanc immaculé, le fixe et s'approche du lit. Quelle est ce bruit qui enfle derrière son dos ? Un torrent d'eau, surgi des larmes accumulées par les mères dont on a tué les enfants, semblable aux rivières profondes où on les a noyés, à la mer d'où les Indiens virent jadis arriver les étranges bateaux des hommes blancs qui sèmeraient la désolation et la mort, se précipite, envahit la pièce, fait flotter le lit comme un fétu de paille. Par-dessus l'eau qui envahit tout, l'air de ses poumons et la lueur de sa conscience, il entend plus fort, jusqu'à l'éclatement de ses tympons, les pleurs de la femme. Et le vieux général génocidaire comprend que seuls les coupables l'entendent pleurer, pour l'éternité.

Les crimes commis au 16^e siècle par les Conquistadors ont engendré, entre autres témoignages, la chanson *La Llorona* (*Celle qui pleure*), et ceux d'un général guatémaltèque du 20^e siècle le film homonyme réalisé par Jayro Bustamante. À travers les siècles, les douleurs se répondent.

L'AUTEURE

Françoise Heitz a publié plusieurs ouvrages consacrés au cinéma hispanophone dont *Carlos Sorín, Filmer pour rêver*, Épure, 2012. Maintenant, elle cultive une écriture plus personnelle (*Voyage en train et autres parcours*, Édilivre, 2019, et deux projets en cours). Une de ses nouvelles a été publiée par la revue Rue Saint Ambroise (n° 49).